

Journal des traducteurs Translators' Journal

Premiers principes d'une théorie de l'anglicisme

Jean-Marie Laurence

Volume 6, numéro 2, 2e trimestre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurence, J.-M. (1961). Premiers principes d'une théorie de l'anglicisme. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 6(2), 52-54.
<https://doi.org/10.7202/1057365ar>

PREMIERS PRINCIPES D'UNE THÉORIE DE L'ANGLICISME

Jean-Marie LAURENCE, M.S.R.C.*

Les questions de langue (y compris celle de l'anglicisme) se jugent bien différemment, selon qu'on adopte un point de vue fixiste, statique, formaliste, étroit, immédiat, ou au contraire un point de vue dynamique, historique, philosophique; selon qu'on s'inspire du langage en général ou d'une langue particulière pour légiférer. En somme, les langues ne sont que les formes dans lesquelles s'incarne le langage, c'est-à-dire la pensée en tant qu'elle s'exprime, se formule. « Les langues sont des variations sur le grand thème humain du langage », dit Delacroix.

Chaque langue a ses qualités propres et ses faiblesses. Le français se distingue par sa logique, sa précision analytique; l'anglais, par son sens du concret, sa force, sa vie; l'allemand, par son aptitude à faire pressentir les intuitions nébuleuses peut-être mais souvent profondes qui sourdent de l'instinct. D'où l'on voit qu'une langue reflète la pensée du peuple qui la parle.

Cependant, personne ne croit plus au mythe de la langue pure, comme Hitler croyait au mythe de la race pure. Le purisme, en linguistique comme en morale, peut cacher le fanatisme, l'excès d'affirmation du moi ou une sorte d'égoïsme primitif ou infantile. L'enfant, le paysan très sédentaire prennent généralement leur petit milieu (auquel ils s'identifient) pour la norme, la règle, l'idéal intangible de l'humanité.

« Les grandes langues communes de l'Europe actuelle, affirme M. Meillet, forment à tous égards des systèmes absolument différents; elles ont des prononciations et des grammaires strictement autonomes. Mais ces langues reposent toutes sur un même fonds de civilisation, et il est aisé de constater qu'elles présentent en grande quantité des éléments communs. D'abord, par emprunt des unes aux autres, ou par suite de leur unité d'origine indo-européenne, elles ont en commun beaucoup de mots; quand, pour constituer des langues artificielles, on a dressé le bilan des mots communs à l'italien, à l'espagnol, au français, à l'anglais, à l'allemand et au russe, on a trouvé assez de termes communs à quatre ou cinq de ces langues pour constituer un vocabulaire où, par suite des emprunts innombrables de l'anglais et des emprunts assez nombreux de l'allemand au latin et aux langues néo-latines, le latin est l'élément essentiel, et où le russe, demeuré longtemps en dehors du grand courant de la civilisation européenne, ne fournit rien. En second lieu, les manières de parler ont été traduites d'une langue dans l'autre. Le grec *syneidesis*, le latin *conscientia* (français *conscience*), l'allemand *ge-*

* Mémoire présenté à la Société Royale du Canada au mois de juin 1955.

wissen, le polonais *sumienie*, le russe *sovest'* sont autant de mots distincts au premier abord ; mais il suffit de les analyser pour apercevoir qu'ils se superposent exactement et présentent un même mode de formation, résultant de ce qu'ils ont été calqués les uns sur les autres⁽¹⁾ ».

Songez du reste que le français résulte de la fusion de trois langues : le gaulois, le latin et le tudesque. Le latin y a pris la part du lion et a servi de moule aux deux autres éléments par le jeu de l'histoire, qui aurait pu être différent.

Toutes ces observations pour pousser non pas à l'anarchie mais au réalisme linguistique. Ainsi, tout en continuant à monter la garde contre l'anglicisme, examinons objectivement si le contact de l'anglais, dangereux pour notre intégrité linguistique, ne nous offrirait pas en compensation quelque butin assimilable. J'affirme que oui.

En voici quelques exemples, qu'on pourrait multiplier et qui se multiplieront envers et contre tout par la force des choses. On a condamné chez nous, il y a quelques années, *poster* (mettre à la poste), *occasionnel* (à l'occasion), *environnement* (milieu, ambiance), *il est court d'argent*, *je suis fâché avec lui* (à cause de *I am angry with him*), *en conformité avec* (à cause de *in conformity with*). Il est vrai que le français dit aussi *en conformité de*, *je suis fâché contre lui*, mais les formes ci-dessus sont aussi justes, moyennant une nuance de sens : il faudrait distinguer, au lieu de prononcer des condamnations absolues. Car tous les mots et expressions que nous venons de citer sont aujourd'hui consacrés par l'usage français.

Un psychologue me demandait jadis si le mot *comparabilité* (qualité d'objets comparables) pouvait passer en français. *Certainement*, répondis-je en tremblant de tous mes membres car je n'avais encore trouvé le mot dans aucun dictionnaire, dans aucun texte français. Maintenant je ne tremble plus : le mot est dans Harrap, qui est en passe de devenir chez nous une bible linguistique, comme le Littré en France. Les psychologues français emploient couramment *persévération*, *conditionner*, cent autres mots empruntés aux auteurs américains et que nous n'aurions jamais osé recevoir.

Voilà comment l'anglais peut enrichir le vocabulaire français, moyennant certaines règles très simples :

1. *Que le mot soit utile.*
2. *Qu'il n'ait pas déjà un équivalent français.*
3. *Qu'il obéisse aux lois de la morphologie et de la sémantique françaises.*

Tous les mots que nous avons cités tantôt obéissent aux règles que nous venons d'énoncer. Ils constituent une catégorie d'anglicismes légitimes que nous appellerons *cénogènes* (de *koinos* : commun et *genos* : genre, origine, race).

Répétons que le français et l'anglais ont un grand nombre de mots communs ou de même origine. Or, il arrive que tel ou tel de ces mots évolue différemment dans chacune des deux langues, puisque l'évolution d'un mot est déterminée par les conditions sociales du milieu où circule ce mot. Parfois un mot évolue plus vite en anglais qu'en français, et vice versa. Dès lors, si l'anglais fait subir à tel mot une évolution correspondant à notre

(1) A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale* (Paris, 1926), pp. 127-8.

mentalité et à nos besoins, on ne voit pas pourquoi nous nous priverions de lui emprunter la nouvelle acception. Rappelons qu'au-dessus des langues il y a le langage. *Les anglicismes cénogènes sont légitimes quand ils tombent au point de croisement des trajectoires sémantiques.*

A côté des anglicismes cénogènes, il y a la catégorie des *homotagmes* (*omoios*: semblable, et *tagma*: ordre, arrangement), c'est-à-dire des syntagmes (ou tours syntaxiques) semblables à des tours français voisins. *Marcher un mille* en est un exemple. Par crainte de l'anglicisme, faut-il nous priver de cette expression ? Faut-il dire, sous peine de faute grave : *faire un mille à pied* ? En théorie, non. Il est aussi français de dire *marcher un mille pour se rendre chez sa dulcinée* que *dormir douze heures pour se reposer de n'avoir rien fait*. On dit fort bien *courir un mille*. Et pourquoi pas *marcher un mille* ? On objectera que *marcher*, au sens qui nous intéresse, est intransitif et refuse tout complément direct. Dans *marcher un mille*, le complément *un mille* n'est pas direct non plus, mais circonstanciel. *Dormir douze heures, peser trois cents livres, marcher un mille* sont trois phrases analogues quant à la syntaxe.

Je ne vois même aucune objection d'ordre linguistique à donner un complément direct à *courir* et *marcher*, dans la langue des sports. Dans un concours de footing (pour parler comme les Parisiens), dirais-je : « Il fait cinq mille à l'heure à pied » ? Certes non. Je dirais tout naturellement : « Il marche cinq mille à l'heure », comme on dit : « Courir une course ». Ces extensions de sens sont parfaitement légitimes.

Remercier pour nous offre un autre exemple d'homotagme. Cette construction, longtemps condamnée chez nous, est aujourd'hui reçue dans le meilleur français. L'Office de la Langue française croit que ce tour est d'origine populaire, ce qui prouve que l'usage anglais de *pour* était en puissance dans la sémantique française. « L'Office ajoute qu'on pourrait voir une preuve d'une expressivité plus forte marquée par *remercier pour* dans le fait que ce tour ne saurait, comme *remercier de*, s'accompagner d'un refus : *Je l'ai remercié de son offre généreuse, mais inutile*⁽²⁾ »

Les homotagmes, comme les cénogènes, sont donc des anglicismes légitimes quand ils se trouvent au point de croisement des trajectoires sémantiques.

Harrap évite, semble-t-il, toute traduction qui pourrait ressembler à l'anglais. Du point de vue scientifique, c'est une faiblesse. Du point de vue pratique aussi peut-être, car les fervents de Harrap pourraient induire, consciemment ou non, de cette méthode, que toute expression française semblable à une expression anglaise est incorrecte, ce qui est évidemment faux.

Cette brève étude tend à démontrer la nécessité d'une théorie scientifique de l'anglicisme. Elle ambitionne même d'en indiquer quelques premiers principes. Seul, croyons-nous, l'esprit scientifique peut résoudre les problèmes du bilinguisme, qui s'intègre au problème plus vaste des relations humaines.



(2) M. Grevisse, *Le Bon Usage* (Paris, 1953), p. 784.